

Passage souterrain

Joël Pourbaix

Numéro 28, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15306ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pourbaix, J. (1986). Passage souterrain. *Moebius*, (28), 33–36.

JOËL POURBAIX

Passage souterrain

Tout ce noir et être obligé de se mouvoir. Je longe un mur que je ne vois pas, je le quitte, entrer en ce creux de l'espace.

M'arrêter, vouloir un peu de lumière. Fascination de la flamme. Elle lèche, elle dévore, elle épuise l'attente. **Il y a un soudain passage du temps.**

Je contemple les soulèvements du sol. Croire déceler une configuration au milieu de l'informe, et la perdre. Sédimentations fendues, pulvérisées, les derniers points de repère se dissipent.

Les éclats, les anfractuosités qui me regardent et m'attendent. Je ne peux qu'avancer, aller encore plus bas.

Mon regard tendu en deça du sol, il se dérobe, plus rien ne supporte la surface.

Le roc, et cette fissure inattendue qui m'invite et que j'évite. Elle n'est pas naturelle. Y glisser les doigts, je me blesse, impossible d'abolir cette rugosité.

Mes doigts enfoncés ramènent l'odeur, le tremblement, la terre maintenant noircie, infiltrée. De l'eau qui macule, désagrège.

Mains en sang, dans la boue. Creuser, violer le lieu des enfouissements, le recel de la mémoire, l'enroulement et le déroulement d'une histoire intime. Percer la pellicule floue des souvenirs, tout ce que l'on a cru laisser derrière soi.

Quelqu'un, ici, dans toute cette obscurité qui se pose sur ma nudité. Comprendre le rappel des empreintes.

Les dents sous les lèvres, sur la peau et la main qui enserme la chair de l'autre. Une lumineuse incision de l'instant, son exigence collée à la mince membrane du coeur battant.

Etre sous le halètement que le silence n'arrive plus à combler. Comme un écho qui précède la voix.

Il n'y a plus rien entre nous. Seulement le parfum près de l'oreille, la buée près des lèvres. Une générosité inexplicable du souffle.

La jouissance comme une goulée d'air. Mais cela aussi s'éteint. La pierre est froide, la boue est froide. Il n'y a personne.

Seul au-delà du seuil, sans volonté. Je suis debout, collé à la paroi. Sur mon sexe ma main ne pense plus à rien. Elle tombe, mouillée, et s'efface dans le sable.

L'événement souterrain, souverain: l'oubli, rompre l'incontournable loi du corps à corps, l'ordre des rituels passés.

Etre échoué, inerte, déchu. Une douleur qui n'a pas de nom. Je ne suis plus la bouche de personne, je ne suis plus l'oreille de personne.

Le sable, l'adhérence, le grain de la peau. Une immobilité du corps devenue visible, une texture infinie et fragile qui m'entoure de toute part.

Un frémissement fait défaillir les surfaces, un lent déferlement disloque les apparences, les emporte, anéantissements irréversibles.

Je remue, l'éveil sous les yeux fermés, l'éveil indéfendable, sans rémission. Impossible de revenir sur mes pas, de trouver refuge dans l'humide, l'humus, le fond insondable des naissances et des morts.

Je n'ai que mes mots mes mains mes os. Le temps fuit, vrai déluge qui balaie mes dernières croyances. Aucune révélation ne brisera l'incessante rumeur du lieu.

Je frôle longtemps l'étendue, le vierge, attouchement répété, rigoureux. Je me frotte ici à la dureté si lisse si opaque de la paroi. La matière des couleurs broyées, les doigts enduits frayent leurs passages.

L'apparition de la figure. L'animal percé d'une flèche au flanc et qui pour toujours franchit l'espace de son bond, muscles tendus, tête renversée. Fixer l'instant, des milliers d'années.

Avoir saisi la proie, l'ombre, l'animal, le dieu, ce que je suis. Répondre indéfiniment à la question muette de l'autre, revenir à cette béance qui attire comme un vertige; ce n'est pas, ce n'est plus une chute.

Il n'y a plus rien entre nous. Seulement le parfum près de l'oreille, la buée près des lèvres. Une générosité inexplicable du souffle.

La jouissance comme une goulée d'air. Mais cela aussi s'éteint. La pierre est froide, la boue est froide. Il n'y a personne.

Seul au-delà du seuil, sans volonté. Je suis debout, collé à la paroi. Sur mon sexe ma main ne pense plus à rien. Elle tombe, mouillée, et s'efface dans le sable.

L'événement souterrain, souverain: l'oubli, rompre l'incontournable loi du corps à corps, l'ordre des rituels passés.

Etre échoué, inerte, déchu. Une douleur qui n'a pas de nom. Je ne suis plus la bouche de personne, je ne suis plus l'oreille de personne.

Le sable, l'adhérence, le grain de la peau. Une immobilité du corps devenue visible, une texture infinie et fragile qui m'entoure de toute part.

Un frémissement fait défaillir les surfaces, un lent déferlement disloque les apparences, les emporte, anéantissements irréversibles.

Je remue, l'éveil sous les yeux fermés, l'éveil indéfendable, sans rémission. Impossible de revenir sur mes pas, de trouver refuge dans l'humide, l'humus, le fond insondable des naissances et des morts.

Je n'ai que mes mots mes mains mes os. Le temps fuit, vrai déluge qui balaie mes dernières croyances. Aucune révélation ne brisera l'incessante rumeur du lieu.

Je frôle longtemps l'étendue, le vierge, attouchement répété, rigoureux. Je me frotte ici à la dureté si lisse si opaque de la paroi. La matière des couleurs broyées, les doigts enduits frayent leurs passages.

L'apparition de la figure. L'animal percé d'une flèche au flanc et qui pour toujours franchit l'espace de son bond, muscles tendus, tête renversée. Fixer l'instant, des milliers d'années.

Avoir saisi la proie, l'ombre, l'animal, le dieu, ce que je suis. Répondre indéfiniment à la question muette de l'autre, revenir à cette béance qui attire comme un vertige; ce n'est pas, ce n'est plus une chute.